

SAINT AIRY, DIXIÈME ÉVÊQUE DE VERDUN

(591)

Fêté le 1 décembre

Airy¹ naquit à Harville² au diocèse de Verdun, d'une humble mais honnête famille. Etant demeurés longtemps sans enfants, ses parents l'obtinrent à force d'aumônes et de prières. Thierry, roi d'Austrasie (511-531), consentit à être son parrain. Dès l'âge de sept ans, ses parents le conduisirent à Verdun pour qu'il y fit ses études; il donna de bonne heure des marques de sa future sainteté. On ne le vit jamais courir après les frivolités, les jeux et les amusements, parfois dangereux, pour lesquels se passionne l'enfance, mais toujours sérieux, réservé, modeste. Le printemps de son adolescence se couvrit des fleurs de toutes les vertus, et de bonne heure il fut admis dans les rangs de la milice cléricale. Avec son âge croissaient sa piété, son assiduité à la prière ainsi qu'à l'étude des livres saints, si bien qu'il fut élevé au sacerdoce et bientôt après à l'épiscopat comme successeur de l'évêque saint Désiré qui venait de mourir (554). Il n'avait alors que trente-trois ans.

Parvenu à cette haute dignité, il ne se départit en rien de sa première pauvreté c'était toujours la même frugalité dans la nourriture, la même simplicité dans les meubles et les vêtements : S'adonnant tout entier à faire paître le troupeau du Seigneur par la parole et l'exemple, il ne gardait pour lui des prérogatives de sa charge que le travail et le souci. Venance Fortunat, s'étant arrêté à Verdun au retour d'un voyage de Rome, fut témoin de sa charité, et il la célèbre en ces termes :

Sumit pauper opem, tristis spem, nudus amictum.
Omnia quidquid habes omnibus esse facis.

Entre autres miracles qui firent éclater sa sainteté, il ne faut pas oublier celui qu'il opéra à Laon sur un condamné à mort, qu'il délivra miraculeusement de ses liens et dont il obtint la grâce. Il releva de ses ruines une chapelle de Saint-Jean-Baptiste, située hors des murs de la ville, et la dédia à saint Médard, évêque de Noyon. Peu de temps après, une révélation divine lui apprit que les corps de saint Maur, de saint Salvin et saint Arateur reposaient ensevelis dans ce même lieu.

Notre saint évêque était en grand crédit auprès des princes qu'il aidait de ses conseils et de ses services dans l'administration du royaume. Sigebert, roi d'Austrasie (561-575), voulut qu'il baptisât son fils Childebart. Celui-ci, lorsqu'il fut élevé sur le trône, montra pour le saint évêque un respect tout filial, comme nous l'assure saint Grégoire de Tours. Une fois entre autres, traversant Verdun, il descendit à l'évêché, et là, touché des vertus de l'évêque, de son dénûment et de sa confiance en Dieu, il fit à l'église de Verdun des donations considérables en vignes et en fonds de terres. Saint Airy avait d'abord obtenu de Childebart la grâce du général Gontran-Boson qui avait manqué à ce roi ainsi qu'à la reine Brunehaut; mais il ne put l'arracher depuis aux coups de la justice. Il vit aussi assassiner dans sa propre chapelle Bertefroi, qui s'était révolté; ce qui le toucha surtout dans ce dernier événement fut la profanation du lieu saint. Il mourut le premier de décembre 591, la quarantième année de son épiscopat, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Martin, qu'il avait fait bâtir, et qui, dans la suite (1037) porta son nom. Son corps est maintenant religieusement conservé dans la cathédrale.

On conservait encore au siècle dernier, dans le trésor de la même cathédrale, la cuillère de table de saint Airy; elle était de bois, avec un manche assez long, orné de quelques petits clous d'ivoire; de plus, deux couteaux du même Saint, avec des manches d'ivoire gravés les lames de ces couteaux avaient près de douze à quinze pouces de longueur à leur extrémité était une espèce de crochet formé de la même lame, «comme pour accrocher la viande, dit dom Calmet,

¹ Alias : Agéric, Agric, Agry, Arry, Airy, Agericus.

² Ce n'est pas un fait incontestable : Airy rappelant en latin Agericus, la légende aura voulu qu'Harville vint d'*Agerici villa*, tandis que Bertaire de Verdun, qui appelle toujours saint Airy, Agericus, nomme Harville, *Hairici villa*. Cf. Ctouët, Histoire de Verdun (t. 1er, p. 148).

lorsqu'elle n'était pas bien coupée, ou pour attirer soi ce qui était sur la table, afin de le distribuer aux convives».

Le baril est, dans les tableaux, l'attribut de saint Airy, comme le dragon est celui de saint Vannes. La légende verdunoise va nous donner la clé de ce symbole. Le roi Childebert II vint un jour voir le saint évêque à Verdun. Or, les Francs étaient grands buveurs : chaque seigneur du cortège royal avait amené avec lui beaucoup d'hommes et, comme on n'attendait point ces hôtes, les provisions de la maison épiscopale se trouvèrent bientôt épuisées. Le cellérier vint, fort en peine, annonçant qu'il ne restait plus dans la cave qu'un seul baril ou petite tonne on ne pouvait d'ailleurs trouver en ville du vin digne de pareils convives, parce qu'alors il n'y avait point de vignoble à Verdun. Force fut donc de s'en rapporter à la Providence. On monta le baril dans la salle du repas, et saint Airy l'ayant béni avec tout ce qu'on devait servir, on vit avec surprise qu'il était intarissable. La même chose arriva les jours suivants et tant que le roi fut à l'évêché. Le roi, apprenant par ce prodige que l'évêché manquait de vignes, lui fit présent de deux *amandus* au pays messin. (Ce mot, suivant les savants, signifie une pièce de vigne produisant assez de vin pour remplir un de ces gros tonneaux dits alors *hama*, aujourd'hui foudres).

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 14